



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

Après qu'il eut visité avec Estevan les plus pauvres des environs de Séville, l'apôtre se résolut à borner là ce voyage. Il était inquiet pour Dolores, et la fête de la Pentecôte étant proche, époque à laquelle on célébrait d'ordinaire nu auto-da-fé, il craignait que le moment ne fût arrivé où il faudrait, non pas sauver le malheureux gouverneur de Séville, Jean d'Avila n'osait l'espérer, mais le tenter du moins, et consoler sa malheureuse fille si ses efforts demeuraient impuissants.

Estevan partageait toutes les craintes de l'apôtre, et les dangers qui les attendaient à Séville étaient une bien faible considération pour ces deux hommes courageux. Ils ne redoutaient de perdre leur liberté que parce qu'elle était utile au salut des autres.

Ils approchaient donc de la cité mauresque, à pied tous deux comme les prophètes de la Judée, trompant leurs inquiétudes et la longueur du chemin par des entretiens graves, pieux, s'animant l'un l'autre à suivre courageusement leur pèlerinage terrestre. La fougue d'Estevan pliait sous la douce autorité de Jean d'Avila : le jeune homme apprenait de lui à lutter de patience et de résignation.

Il était environ six heures du soir.

Une immense population circulait dans les rues ; c'était l'heure où les innombrables monastères de Séville distribuaient la mélopie aux mendiants et aux vagabonds de la cité. Après que les moines avaient tout enlevé à ces malheureux, c'était bien le moins qu'ils leur donnassent à manger.²

Estevan et l'apôtre se trouvaient en ce moment en face d'un couvent de moines de la Merci³.

La foule était grande dans la rue, car il ne manquait pas de mendiants à Séville ; et dans son ardeur à être le premier servi, chacun cherchait à se frayer un passage aux dépens de son voisin, en sorte que cette foule compacte obstruait entièrement le passage.

— Arrêtons-nous un instant, dit Jean d'Avila ; attendons que ces pauvres affamés soient repus ; nous continuerons notre route ensuite.

Ils se reculèrent de quelques pas, et allèrent s'adosser contre le mur, de manière à tout voir sans gêner personne.

¹ Voyez note 1, page 59.

² Voyez la note, page 48.

³ Les moines de la Merci suivaient, comme les dominicains, la règle de saint Augustin. A sa naissance, l'ordre de la Merci fut très-utile. Les frères de cet ordre se répandaient dans toute la chrétienté, demandant et obtenant de nombreuses aumônes qui étaient fidèlement employées à racheter des chrétiens captifs en Barbarie. Quelques moines de la Merci, envoyés à Alger pour racheter des captifs, sont restés eux-mêmes à la place de ceux dont ils ne pouvaient payer la rançon. Il y en a même qui ont souffert le martyre, mais ce sublime dévouement n'a pas duré longtemps. Pendant le dix-huitième siècle, les moines de la Merci demandaient toujours et obtenaient de nombreuses aumônes ; seulement, au lieu de les employer à la rédemption des captifs, ils les employaient comme le reste des moines employaient les hommes égarés qu'ils extorquaient à la crédulité publique... à agrandir leur puissance et à étendre leur domination.

Peu à peu cette agglomération d'hommes devint plus compacte ; ils se seraient les uns contre les autres, parlant très haut et très vite ; on n'entendait qu'un bruit sourd et confus de voix discordantes, où le ton qui dominait le plus était celui d'une impatiente colère ; on eût dit des chiens hargneux attendant la curée.

Tout à coup, cet aigre murmure se changea soudainement en exclamations joyeuses, vives et prolongées ; cette masse d'hommes, resserrés à s'étouffer sembla ne plus faire qu'un corps immense avec des centaines de têtes dirigées vers le même but par une volonté unique.

La porte du couvent venait de s'ouvrir.

Deux frères lais, jeunes et robustes, portaient, à l'aide d'un gros bâton passé dans les deux anses, un énorme chaudron de cuivre, où bouillait encore la bienheureuse mélopie.

Alors vous eussiez vu tous ces bras et toutes ces mains s'agiter convulsivement, en élevant en l'air l'écuelle de bois destinée à contenir la ration.

Des cris rauques, des hurlements farouches, accueillirent l'apparition de ce mets réparateur ; on eût dit que tous ces malheureux allaient s'y jeter à la fois pour le dévorer ; mais en cet instant parut un troisième frère lai. Celui-ci était armé d'une énorme cuiller à pot, et vêtu d'un froc si crasseux qu'on n'en pouvait plus distinguer l'étoffe ni la couleur.

— *A las filas ! (à vos rangs !)* s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Aussitôt, chacun se rangea en murmurant entre ses dents ; on eût dit le grognement d'un dogue à qui on a enlevé un os.

— *Para todos hay, silencio !*, cria de nouveau le frère dispensero (dispensateur).

Cette assurance fit taire, comme par enchantement, toutes ces voix murmurantes.

La distribution commença.

Et comme toutes les écuelles étaient de la même grandeur, personne ne pouvait se plaindre ; il y avait une impartialité complète dans la distribution de la mélopie, mot corrompu de *mezclopia*, mélange. Et en effet, c'était bien le mélange le plus immonde, le rebut de la table des moines, des restes souillés et rongés, bouillis dans une eau sale avec un peu d'huile ou des rognures de lard. Il fallait être chien ou Gitano pour y toucher.

Mais la faim ! la faim ! et tous ces gens-là avaient faim.

Aussi c'était plaisir de les voir manger leur portion sans plus de dégoût que nous n'en avons à avaler un excellent potage ; mais c'était pitié aussi, pour qui savait le fond des choses, de voir ce pauvre peuple d'Espagne ainsi réduit à la plus dégradante de toutes les misères.

— Quel étrange ragoût ! s'écria tout à coup Estevan, qui cherchait vainement à deviner de quoi se composait ce brouet de toutes les couleurs, qui n'avait aucune forme distincte, et qui exhalait une odeur nauséabonde de graisse brûlée et d'huile rance.

— Oui, étrange en effet, répondit Jean d'Avila avec tristesse ; si vous sachiez de quoi il se compose !

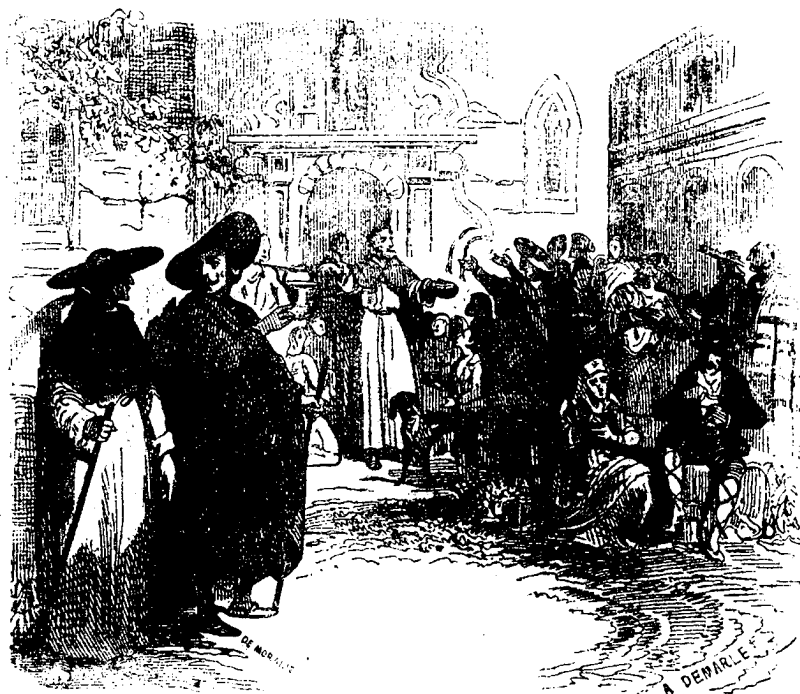
— De quoi donc, mon père ? vous savez cela, vous ?

— Quand les moines ont diné, poursuivit l'apôtre, ils jettent à ce pauvre peuple les os dont ils ne veulent pas, comme à des chiens. Les frères lais ra-

¹ Il y en a pour tous, faites silence.

massent, dans ce chaudron que vous voyez là, tout ce que la sensualité des moines leur fait rejeter au bord de leur assiette, les os à moitié rongés, les têtes de poissons, les pattes de volaille, les asperges dont ils ne font que sucer la pointe, tout ce qu'ils ne mangent pas en un mot.

Parmi ces débris, il se trouve toujours quelque chose à ronger ; puis on coupe du pain dans ce chaudron, on y verse de l'eau et un peu d'huile ; tout cela, bouilli sur le feu pendant un quart d'heure, s'appelle la mélopia ; elle fait vivre en quart au moins de la population de l'Espagne.



— Quelle indignité ! s'écria Estevan.

— Ce n'est pas tout, continua Jean d'Avila, les moines ne se contentent pas d'exploiter la misère des pauvres car les pauvres n'ont plus rien à leur donner ; et cette pâture immonde qu'ils leur jettent ainsi chaque jour n'est

qu'un semblant de restitution pour tous les biens qu'ils leur ont enlevés ; pour ceux-là, les moines ont inventé la mélopia intérieure.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Estevan.

— Mon fils, quand un riche est malade, il fait appeler son médecin, mais le plus souvent aussi il consulte son confesseur.

— Je souffre, dit le malade.

— Faites un vœu, répond le confesseur.

Ce vœu consiste pour l'ordinaire à vivre d'aumônes pendant un certain temps. Eh bien ! dans tous les couvents d'Espagne, il y a une table sagement



et abondamment servie à laquelle viennent manger *gratis* tous ceux qui se sont voués à la mélopia. Un régime sain et réglé produit d'ordinaire d'heureux résultats ; la santé du riche s'améliore, et, en terminant son vœu, il laisse une riche récompense au couvent, en bénissant Dieu d'avoir daigné le guérir. Voilà comment on exploite la religion, mon fils, voilà comment ces pharisiens vendent la grâce de Dieu qu'on n'obtient que par la prière, la pureté du cœur ou les larmes du repentir. Voilà comment ils faussent l'esprit d'un peuple généreux, enthousiaste, amant du merveilleux, cherchant partout des miracles, qu'on lui fait voir à l'aide de subterfuges grossiers : comme si la création entière n'était pas un éternel miracle ! comme si la main invisible qui fait tout mouvoir avait besoin de moyens humains pour accomplir sa volonté souveraine !

Comme l'apôtre achevait ces mots, arriva un mendiant qui, armé de sa large écuelle, venait prendre sa part du *souper* commun.

— C'est fini, il n'y en a plus, lui cria un jeune garçon qui avalait sa portion avec une voracité indigne d'un Andaloux .

— Tant pis pour la mélodia, répondit fièrement le vagabond en regardant l'assemblée avec un superbe dédain.

Et il se mit à chanter comme s'il eût fait le meilleur repas du monde.

— Pauvre homme! dit Estevan, il ne va donc pas manger ce soir? Il faut convenir que ce peuple est bien malheureux.

— Pas si malheureux que vous pourriez le croire; l'Andaloux est poète par essence, mais paresseux, indolent et contemplatif comme tous les êtres chez qui l'imagination domine. Pour lui, les besoins du corps sont peu de chose, la matière est subordonnée à l'esprit; aussi, faute d'aliment aux facultés de son intelligence, il se plonge dans une immense paresse, ou se livre à un vagabondage inouï, selon les alternatives d'ardeur ou d'apathie qui se succèdent d'ordinaire dans les riches organisations. Il joint à cela un immense orgueil, né de la conscience qu'il a de son propre mérite; les mauvais traitements ne le domptent pas, ils ne font que soumettre la matière. Ces gens-là attendent le règne de l'esprit; c'est le seul qui pourra développer leurs bons instincts et leurs vertus naturelles.

— Quel dommage! dit Estevan, quel dommage de laisser s'abrutir ainsi ces imaginations brillantes, ces âmes exaltées et, partant, généreuses si elles étaient dirigées vers le bien!

— Sans doute, mon fils, et ceci est un crime de lèse-majesté divine, c'est méconnaître la grandeur de Dieu dans des êtres formés à son image; abrutir, ravalier le peuple, c'est saper une nation par sa base, c'est préparer sourdement la mine qui, un jour enfin, éclate en révoltes et en guerres civiles.

— Mon père, dit tout à coup Estevan en regardant avec admiration la belle figure de l'apôtre rayonnante de tristesse, de colère sainte et d'amour de l'humanité: mon père, pourquoi donc vous êtes-vous fait moine?



— Pour lutter, répondit Jean d'Avila; pour connaître à fond la plaie secrète qui dévore l'Espagne, et porter ma pierre à l'édifice nouveau qui doit s'élever un jour sur les ruines du fanatisme et de la persécution .

Mais les temps ne sont pas arrivés, s'écria-t-il avec douleur, et trop de nuages cachent encore le soleil de la liberté pour qu'il puisse éclairer l'Espagne... N'importe! poursuivit-il avec enthousiasme, la régénération d'un peuple est l'œuvre lente des siècles; l'homme ne recueille pas toujours sur l'arbre qu'il a planté. Malheur à qui ne sème que pour lui et espère sa récompense ici-bas!

— Mon père, dit le jeune homme, vous ne ressemblez guère à la plupart des réformateurs, qui d'ordinaire travaillent pour eux et pour leur gloire, sans songer sérieusement au bonheur de ceux qu'ils viennent régénérer.

— Mon fils, celui-là seul est digne d'être appelé réformateur, qui fait abstraction de lui-même, et apporte du bonheur aux hommes aux dépens même de son propre bonheur, et, s'il le faut, au prix de sa vie. Je ne connais qu'un réformateur digne de ce nom; celui-là s'appelle le Christ. Nous tous qui travaillons à propager sa doctrine sacrée ou à la rétablir lorsqu'elle a été faussée, nous ne sommes que ses mandataires.

Le peuple avait achevé de *souper*.

Peu à peu la rue était devenue libre.

Jean d'Avila poursuivit son chemin avec Estevan.

Comme ils approchaient d'un groupe de mendiants, occupés à improviser des séguidillas² après avoir vidé leur écuelle, Jean d'Avila se sentit arrêter par la manche de son vêtement, et en se retournant il reconnut la Serena.

— Que Votre Béatitude me pardonne, dit la jeune femme; mais je suis allée chez elle, et je n'ai trouvé personne.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Estevan, comprenant bien qu'il était question de Dolores.

— Que Votre Révérence sache, poursuivit la Culevrina en s'adressant toujours à l'apôtre, que la jeune dame qu'elle a prise sous sa protection est venue, il y a quelques jours, à la taverne de la Chapa.

— Comment donc, s'écria l'apôtre, Dolores aurait quitté le couvent des carmélites?

— Je ne sais, répondit la Serena; mais toujours est-il que je l'ai vue de mes yeux entrer dans la taverne.

— En es-tu bien sûre? demanda Estevan avec inquiétude.

— Comme de ma mort, seigneur; je l'ai parfaitement reconnue, quoiqu'elle fût vêtue comme une *manola*, et que son visage fût très pâle.

— O mon Dieu! quel nouveau malheur l'a frappée?

— Courons, mon père! s'écria Estevan.



— Imprudent, dit l'apôtre, ne savez-vous pas que la taverne est le rendez-vous des familiers de l'inquisition ? J'irai seul, ou plutôt nous y enverrons d'abord cette jeune femme.

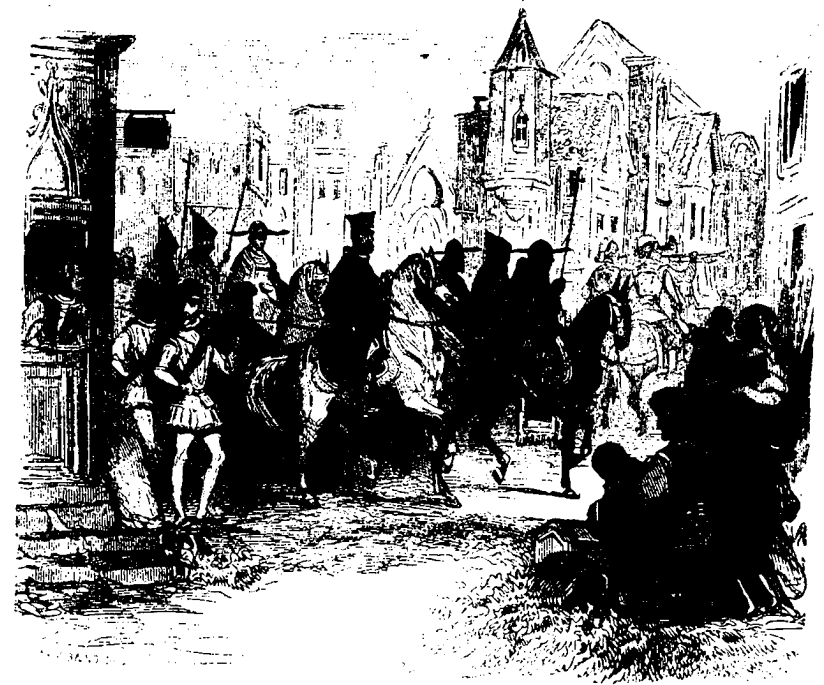
— Culevrina, fit-il en se tournant vers la Serena, va de ce pas chez Coco, et reviens me dire ce qu'est devenue la senora Dolores.

— Où retrouverai-je Votre Béatitude ?

— Chez moi, répondit Jean d'Avila ; va, ma fille, et que Dieu te conduise. »

La Serena partit comme un trait.

Estevan et Jean d'Avila hâtèrent le pas pour arriver plus vite à la maison de ce dernier.



XVII

LA CAVALCADE

Près de la grande place de Séville, dans une rue écartée longeant un des côtés de la cathédrale, on voyait une petite maison basse dont les murs de briques rouges et certains ornements d'architecture attestaient qu'elle avait dû être bâtie dans le même temps que l'Alhambra¹.

On entrait dans cette maison par une porte cintrée, étroite et basse, et aucune ouverture apparente ne lui donnait jour sur la rue. Cependant, à quelques pieds au-dessus de la porte, était pratiquée une ouverture carrée assez large pour y pouvoir passer la tête, et qu'on scellait à l'intérieur à l'aide d'une masse de briques réunies en bloc, exactement de la même dimension que l'ouverture, et joignant si parfaitement que, lorsqu'elle y était placée, personne n'eût soupçonné dans le mur cette ouverture qui se fermait comme une tombe.

La maison n'avait qu'un seul étage, une terrasse où on ne voyait jamais personne, et derrière, un petit jardin clos de murs si élevés que, des maisons

¹ Alhambra est un mot composé de deux mots arabes qui signifient *château ou palais rouge*. En effet, l'Alhambra est construit en briques rouges.

voisines, le regard ne pouvait y plonger. Ce jardin, ou plutôt ce puits, car il en avait la forme, était rempli de verdure et de fleurs qui croissaient malgré l'absence du soleil intercepté par les murs, tant l'air est chaud et la terre féconde en Andalousie.

On disait que cette demeure avait, au temps des Maures, appartenu à un santón. Au moment où se passait notre histoire, elle était habitée par une femme déjà âgée, très pieuse, très assidue à l'église, mais qui ne recevait jamais personne, si ce n'est un jeune prêtre dominicain qu'on supposait être son confesseur.

On avait commencé par s'étonner d'une vie si entièrement solitaire; mais comme cette femme était en règle vis-à-vis de l'inquisition, on avait fini par attribuer sa sauvagerie à une dévotion excessive, et personne ne songeait à la blâmer. On ignorait de quel pays elle était venue; elle habitait la maison du santón depuis quelques années. Toutefois, on jugeait à son costume et à ses manières qu'elle était Espagnole pur sang.

Il était midi.

Dans une petite salle basse qui donnait sur le jardin, deux femmes causaient en s'occupant d'ouvrages à l'aiguille.

Une d'elles, âgée de plus de cinquante ans, avait une physionomie douce et grave, empreinte d'une profonde tristesse; un secret pénible, douloureux, semblait peser sur ce front pâle tout couvert de cheveux blancs; une lutte longue et cruelle avait ridé ce visage qui avait dû être beau, et courbé légèrement cette haute taille. Cette femme se nommait Juana; c'était la maîtresse du logis. L'autre, dans la fleur de la première jeunesse, était aussi triste qu'elle et aussi abattue; c'était Dolores.

Tel était l'asile où José l'avait cachée.

Juana était la nourrice du jeune dominicain.

— Je n'ai pas vu mon fils hier, dit tout à coup la vieille femme; serait-il malade, mon pauvre José?

— Il viendra aujourd'hui sans doute, répliqua la fille du gouverneur; ne m'a-t-il pas promis de m'apporter des nouvelles de l'apôtre?

Et il le fera, soyez tranquille, dit Juana. Mon José a un cœur d'ange; il n'a jamais fait que du bien.

En disant ces mots, Juana essuya deux larmes qui coulaient sur ses joues fêtrées.

— Allons, ma fille, poursuivit-elle en pliant son ouvrage et le posant sur son siège, il est temps de dîner: laissez donc cette tapisserie et venez vous mettre à table.

— Je n'ai pas faim, dit tristement Dolores.

— Mais il faut manger pour vivre... pour avoir la force de vivre, poursuivit amèrement la vieille femme.

En même temps elle déposait sur une table des mets simples mais abondants, du riz à l'eau, du mouton grillé et des fruits.

Dolores se leva lentement et alla s'asseoir devant la table plutôt par obéissance que par besoin.

Il faisait chaud; tout en ce moment était silencieux autour de la maison, et dans cette retraite si bien fermée on eût pu se croire éloigné de la ville.

Tout à coup, le son d'une éclatante fanfare retentit dans l'éloignement.

Dolores tressaillit brusquement sur sa chaise, et recula loin d'elle les mets qu'on lui avait servis.

— Qu'avez-vous? demanda Juana avec intérêt; qu'avez-vous, mon enfant?

— Ecoutez! fit Dolores épouvantée, en fixant ses yeux vagues et terribles sur le visage de Juana; écoutez, ma mère, n'entendez-vous pas?

La fanfare retentit de nouveau plus bruyante et plus animée, car elle approchait, et à ce bruit éclatant se mêlait un piétinement de chevaux.

— Eh bien! dit Juana feignant de ne pas comprendre, que vous fait ce bruit, mon enfant?

— Ce bruit, ma mère, c'est celui qui annonce la marche triomphale de l'inquisition; ne comprenez-vous pas? Le roi des bourreaux¹ se promène dans les rues, annonçant à la ville que sa main n'est pas restée inactive, et qu'il a fait sa moisson de victimes pour l'auto-da-fé prochain; n'entendez-vous pas, ma mère?

— Vous vous trompez, je crois, fit Juana en tremblant.

— Oh! non, je ne me trompe pas; écoutez plutôt, dit-elle.

La cavalcade était déjà arrivée sur la grande place, et le bruit des fanfares, plus retentissant et plus distinct, arrivait maintenant à leurs oreilles.

— Venez, venez! s'écria Dolores en entraînant la vieille femme et la forçant à la suivre au premier étage de la maison, vous allez voir, ma mère!

Et arrivée dans la chambre qui donnait sur la rue et d'où l'on pouvait voir une partie de la grande place, Dolores euleva lestement la pierre qui formait l'ouverture pratiquée dans le mur.

— Que faites-vous? grand Dieu! s'écria la vieille femme.

— Ne craignez rien, ma mère, personne ne s'en apercevra; ils ont trop à faire à regarder le cortège de l'inquisiteur.

Juana, alors emportée elle aussi par la curiosité, regarda à travers l'ouverture.

La place était couverte de monde.

Le grand inquisiteur Pierre Arbues, revêtu d'une longue robe violette et monté sur un cheval blanc de la plus pure race, qui piaffait sous son cavalier, s'avancait suivi de son cortège.

La belle figure de l'inquisiteur, fière, hautaine et passionnée, sa grande taille qu'il dédaignait de courber, imposaient au peuple autant que sa dignité.

Pierre Arbues était ouvertement et franchement despote à force d'audace, car il n'y avait pas au monde une âme plus perfide que la sienne dès que l'intérêt de ses passions l'exigeait. Mais dans la vie ordinaire il méprisait trop les hommes, il se croyait trop leur maître pour descendre à l'hypocrisie.

À la suite de Pierre Arbues venaient les autres inquisiteurs, à cheval comme lui, mais vêtus de noir.

Une troupe de gardes du corps² escortaient cette cavalcade³.

Le peuple s'inclinait ou s'agenouillait sur le passage du saint cortège; les visages devenaient pâles, et un silence de mort régnait dans cette foule agenouillée.

Arrivé au milieu de la place, le grand inquisiteur s'arrêta.

Puis, d'une voix éclatante qu'il cherchait à rendre pieuse et convaincue

— Mes frères, dit-il, dans un mois à pareil jour la très-sainte inquisition

¹ Depuis Doza, les Espagnoles appelaient l'inquisiteur général le roi des bourreaux.

² Des familiers armés. (Voyez note 2, page 10.)

³ La description de cette cavalcade est telle qu'on peut la lire, *Histoire de l'inquisition*, par L. o nte, chapitre vi, deuxième partie.

fera justice des hérétiques qui déshonorent la divine religion de Notre-Seigneur.

Un grand auto-da-fé aura lieu pour célébrer les succès de notre grand roi Charles cinquième, en Flandre, et son zèle contre l'hérésie. Priez, mes frères, pour que Dieu nous dévoile tous les hérétiques, même ceux qui ne le sont que dans le fond du cœur, et dénoncez vous-mêmes tous ceux que vous connaissez, si vous voulez mériter les indulgences promises à cet effet par Sa Sainteté le pape.

— O mon Dieu ! s'écria Dolores, que va devenir mon père ?

Le peuple ne répondit à la proclamation de l'inquisiteur que par de grands signes de croix.

Les fanfares sonnèrent de nouveau.

— Mon père ! répéta la fille du gouverneur en s'agitant dans la chambre comme une insensée.

— Calmez-vous, lui dit Juana, José va venir ; ne craignez rien.

Dolores retourna à la fenêtre. Le cortège quittait la place et s'approchait de la maison.

Otez-vous donc de là ! fit Juana épouvantée ; ils vont passer par ici et ils vous verront. Dolores, Dolores ! écoutez-moi.

Mais Dolores ne l'écoutait pas.

Les yeux invinciblement attachés sur l'inquisiteur, il semblait qu'elle voulût lire sur son visage le sort de son père et le sien.

Le cortège était presque sous la maison.

Dolores avait toujours le visage tourné vers la rue.

La chambre était fort obscure.

Toutefois, dans la pénombre où elle se trouvait, la silhouette délicate de la jeune fille se détachait vaguement sur le mur de l'ouverture. En passant, Pierre Arbues releva la tête ; mais en ce moment Juana, saisissant Dolores par la taille, réussit à l'éloigner de la fenêtre.

L'inquisiteur bondit sur son cheval ; il fixa de nouveau ses regards sur l'ouverture où cette vague ressemblance lui était apparue ; mais, plus prompt qu'un éclair, Juana avait remplacé la pierre. Au lieu de l'apparition qui l'avait ébloui, Pierre Arbues ne vit plus qu'un mur uniforme, une maison sans fenêtres.

Il se crut le jouet d'un rêve ; et se tournant vers un familier qui était à quelques pas derrière lui :

— Sais-tu, dit-il, à qui appartient cette maison ?

Les familiers savaient tout.

— Eminence, c'est la demeure d'une pauvre veuve à qui votre aumônier don José fait l'aumône.

— Je suis fou, pensa l'inquisiteur ; mais je vois cette femme partout.

Le cortège poursuivit sa marche.

Juana déposa sur un siège Dolores évanouie.

Le bruit des fanfares se perdait dans l'éloignement. Dolores était toujours privée de sentiment.

Agenouillée devant elle, Juana lui frottait vivement les mains et lui mouillait le visage avec de l'eau fraîche.

Seule, et n'osant appeler personne, elle commençait à concevoir des inquiétudes, lorsque la porte extérieure de la maison s'ouvrit avec un bruit léger ; on monta l'escalier d'un pas rapide.

— Dieu soit béni ! s'écria Juana, ce ne peut être que José. C'était José en effet ; au moment où il entra dans la chambre, Dolores ouvrit les yeux en poussant un long soupir.

— Qu'est-ce donc, nourrice ? demanda José.

— Mon père ! mon père ! s'écria Dolores en apercevant le jeune dominicain, don José ! vous voyez bien qu'ils veulent tuer mon père !

— Rassurez-vous, Dolores, dit José avec douceur ; qui vous dit qu'on veut tuer votre père ?

— N'ai-je pas entendu tout à l'heure ces cris de mort ? Ne vient-on pas de proclamer un auto-da-fé prochain ?

— Qu'est-ce que cela prouve ? répliqua le jeune dominicain ; si votre père



L'inquisiteur bondit sur son cheval.

était désigné pour en faire partie, ne suis-je pas là, moi, pour y veiller ?

— Oh ! vous me trompez, don José ; votre pitié cruelle vous engage à ne cacher la vérité. Ne sais-je pas que l'inquisiteur a soif du sang de mon père et qu'il le fera mourir ?

— Calmez-vous et écoutez-moi, dit José en se rapprochant de la jeune fille.

— Non, je ne vous crois pas ! s'écria-t-elle avec une exaltation croissante ; ne portez-vous pas, vous aussi, la livrée de l'inquisition ? Eh bien ! laissez-moi, je n'ai pas besoin de vous pour sauver mon père ; j'irai me jeter aux pieds de monseigneur Arbues ; j'embrasserai ses genoux ; je prierai et je pleurerai tant, que si son âme n'est pas aussi dure qu'un rocher, il se laissera attendrir et il me rendra mon père.

— **Pauvre insensée !** dit José d'une voix amère en regardant Juana, qui pleurait, **est-ce que les inquisiteurs ont une âme ? est-ce qu'ils savent ce que c'est que d'avoir un père, une mère, une amante ou une sœur ?** Jamais un sentiment a-t-il fait tressaillir leurs entrailles de marbre ? Connaissent-ils donc d'autres sensations que les désirs lascifs, féroces et impitoyables ; les délires monstrueux d'une débauche effrénée, la soif du sang, le spectacle de l'agonie ?

— **J'irai, j'irai** dit Dolores plus enflammée encore à cette peinture terrible, mais palpitante de vérité.

En même temps elle se leva, soutenue par l'exaltation, et, repoussant Juana, qui cherchait à la calmer en l'enlaçant doucement de ses bras :

— **Laissez-moi**, dit-elle, **vous êtes tous ligüés pour me tromper ; vous m'avez enfermée ici comme dans une prison, pour que le bruit des événements ne pût arriver jusqu'à moi ; mais Dieu a déjoué vos projets et j'ai su ce que vous vouliez me cacher. Laissez-moi donc, laissez-moi libre ; de quel droit me retenez-vous ici prisonnière ?** s'écria-t-elle avec égarement en jetant sur le dominicain un regard fier et courroucé.

José se tut, il était ému et très pâle. Juana le regarda d'un air qui voulait dire :

— Cette pauvre fille devient folle.

— Elle est plus heureuse que moi, répondit tout bas José.

Juana, dénouant alors ses deux bras qui avaient cherché à retenir Dolores, alla s'asseoir à l'autre bout de la chambre.

La jeune fille, se voyant libre, s'arrêta et se mit à considérer José dont le pâle et beau visage frissonnait de pitié.

Juana pleurait ; ces deux êtres souffrants ressemblaient bien plus à des victimes qu'à des bourreaux. L'œil de Dolores perdit tout à coup son flamboyant éclat ; elle se rejeta, affaissée, sur sa chaise : cette grande colère était tombée.

José alors s'approcha d'elle.

— **Pardonnez-moi**, dit-elle en lui tendant la main ; **j'ai été injuste ; la douleur ôte la raison : pardonnez-moi, don José ; mais je vous le déclare maintenant avec calme, ma résolution est inébranlable : je veux aller me jeter aux pieds du grand inquisiteur ; je le dois ; je dois tout tenter pour sauver mon père, et il ne sera pas dit que j'aie été lâche.**

— **Vous ne ferez pas cela, Dolores !** s'écria avec force le jeune dominicain.

— **Oh !** fit Juana, **ayez pitié de vous-même.**

— **Je ne crains rien**, répondit la jeune fille avec noblesse ; **est-ce que j'ai peur de la mort, moi ?**

— **Mais vous avez peur de l'infamie**, s'écria énergiquement José ; **ne connaissez-vous donc pas l'inquisiteur de Séville ?**

— **Oh ! c'est vrai**, fit-elle avec épouvante, **je n'avais pas songé à cela.**

— **Eh bien !** poursuivit José, **suivez donc mes conseils ; suivez-les, Dolores, ou, sur mon âme, vous êtes perdue !... Laissez agir vos amis, c'est assez d'une victime ; vous vous perdriez sans fruit, et votre sacrifice ne servirait de rien à celui que vous voulez sauver.**

— **Oh ! si du moins je savais où est Estevan !** dit la fille du gouverneur avec un désespoir inexprimable.

— **Je le saurai, moi, je vous le promets. Estevan est comme moi occupé de vous seule ; soyez donc calme, et comptez sur nous. Vous êtes en sûreté ici**, ajouta-t-il, **n'essayez pas d'en sortir ; c'est le seul endroit de Séville où l'inquisition ne viendra pas vous chercher.**

Malgré les consolations de José, Dolores resta plongée dans un profond abattement.

— **Je reviendrai bientôt**, lui dit en la quittant le jeune dominicain.

Juana l'accompagna jusqu'à la porte extérieure.

— **Ma bonne Juana**, dit José, **veille bien sur cette jeune fille, prends garde qu'elle ne sorte jamais... C'est assez de victimes comme cela**, poursuivit-il avec amertume.

— **O mon noble enfant !** fit la nourrice en le pressant avec force contre sa poitrine, **que Dieu bénisse votre courage !**

— **Te semble-t-il donc que j'aie faibli ?** répliqua vivement le jeune moine.

Juana ne répondit pas, mais elle détourna la tête pour cacher ses larmes.

— **Ne crains rien**, s'écria José en lui pressant la main avec énergie ; **ne crains rien, Juana, j'arriverai au but !...**

XVIII

LA COLÈRE DU PEUPLE

La nuit était venue.

En quittant Dolores, José se dirigea vers le palais de l'inquisition. Il fallait, pour y arriver, traverser la rue où demeurait le gouverneur de Séville. En approchant de cette rue, José fut surpris de voir à cette heure un grand rassemblement de peuple assiéger les avenues du palais du gouverneur.

Un bruit vague d'imprécations et de menaces proférées d'une voix rauque, sourde, terrible, courait comme un souffle de tempête parmi ces groupes irrités.

On eût dit le grondement du vent dans une forêt de chênes.

Pas de cris aigus, pas de ces bruits variés et discordants qui, en France, éclatent dans les émeutes, et jettent tout de suite au dehors la colère d'un peuple, qui s'évapore aussi vite que la fumée de la poudre.

Ce peuple d'Espagne, si opprimé, si patient et si calme, faisait entendre, sous une torsion plus forte, le craquement sourd de la branche qu'on veut briser et qui résiste. Et encore, n'était-ce pas pour lui-même que ce peuple réclamait en ce moment les droits de l'humanité et de la justice : il savait souffrir et mourir sans se plaindre ; il protestait contre un acte inique de l'inquisition. Il avait dans le cœur le sentiment du juste et de l'injuste, et s'il a toléré si longtemps le joug du despotisme, c'est qu'au-dessus du pouvoir humain qui le persécutait, on lui montrait un pouvoir plus grand, celui de Dieu ; et, dans sa foi naïve, ce peuple, qui ne savait de Dieu que ce que lui en avaient appris ses persécuteurs, adorait cet être souverain tel qu'on le lui avait fait, et se soumettait sans murmure à ceux qu'il regardait comme ses ministres.

Ce n'était pas l'intelligence qui manquait aux Espagnols, c'était la lumière, et la lumière, on ne la laissait pas arriver jusqu'à eux. Voilà pourquoi l'Espagne s'est débattue si longtemps dans les liens inextricables de l'ignorance et des préjugés.

Toutefois, malgré les plus grandes persécutions, l'esprit d'investigation qui tend incessamment vers la vérité s'est toujours agitée dans l'âme droite et intelligente des Espagnols : et, au milieu des tortures mêmes de l'inquisition et du despotisme des rois, il a jailli parfois en étincelles brillantes, qui de loin en loin ont éclairé l'Espagne d'une fugitive lueur d'avenir : émanations divines, fragments du grand tout, qui se manifestaient à la terre sous des formes et des noms humains, comme de vigilantes sentinelles échelonnées dans la vie des nations par celui qui gouverne le monde, pour empêcher un grand peuple de périr et de s'abîmer dans les ténèbres de l'ignorance.

Une troupe d'hommes et de femmes exaltés s'avançaient vers le palais du gouverneur de Séville, éclairé par un seul reverbère.

La rue était sombre.

Cette masse vivante s'avancait lentement ; puis elle était brusquement refoulée sur elle-même par une autre troupe qui venait dans le sens contraire. On eût dit les ondulations de la vague.

On se portait en foule au palais du nouveau gouverneur.

Le peuple de Séville, lassé de l'administration inique d'Enriquez, avait enfin conçu le désir de se venger. Cette colère du peuple, sourde, contenue, mais persévérante, implacable, était effrayante à voir.

L'émeute avait été si soudaine, si peu bruyante, qu'on n'avait pas eu le temps de lui opposer la force armée ; elle avançait vers le palais du gouverneur, comme ces trombes invisibles qui fondent sur la terre avec la rapidité de la pensée.

Cependant quelques alguazils accouraient de divers côtés, et çà et là de sombres gardunos regardaient l'émeute sans y prendre part, prêts à vendre leur secours au plus offrant.

— D'où vient ce rassemblement ? demanda José à un familier du palais qui accourait en toute hâte, envoyé par Son Éminence pour s'assurer du fait.

— Révérence, ce n'est rien qu'une vieille juive qu'on vient d'arrêter.

— Révérence, s'écria une courageuse manola qui avait entendu la réponse du familier, cette *juive* était aussi bonne catholique que vous et moi ; mais elle avait un serviteur infidèle, elle l'a chassé ignominieusement, et son serviteur l'a dénoncée comme hérétique *judaisante* !

— Comment appelez-vous cette dame ? demanda José.

— Marie de Bourgogne, Révérence ; elle a plus de quatre-vingts ans, et c'est une sainte qui donnait tout son bien aux pauvres. Nous l'appelions notre mère : voilà pourquoi, lorsqu'on a su qu'elle était dans les prisons du saint office, on s'est porté tout d'une voix au palais du gouverneur : car c'est lui qui l'a fait arrêter.

Le familier allait donner des ordres contre la manola ; José lui fit signe de se retirer ; ce n'était pas le moment d'user de violences.

Le familier se dirigea d'un autre côté, essayant de percer cette foule compacte qui lui opposait une digue presque infranchissable ; mais il se promit de

* Pratiquant la religion des juifs.

ne pas oublier le visage de la femme imprudente qui venait de s'exprimer avec tant de témérité.

— Je vous conseille fort, dit tout bas José à cette courageuse Andalouse, de quitter Séville le plus tôt possible ; les paroles de tout à l'heure pourraient vous coûter cher.

— Je le crois, fit-elle en regardant le jeune dominicain et en souriant amèrement ; vous êtes inquisiteur, vous aussi !

— Je suis indulgent, et j'aime ce peuple qui souffre, dit José ; va, pauvre femme, ne crains rien de moi.

La foule se pressait plus furieuse et plus épaisse devant le palais du gouverneur. Quelques-uns, armés de leviers de fer, cherchaient à ébranler la



porte, soigneusement barricadée, pendant que les autres, élevant en l'air leurs redoutables couteaux d'Albacète, se préparaient à une mortelle défense. Les jeunes filles elles-mêmes, serrant de la main droite leur poignard affilé, se jetaient en avant furieuses et animées d'un sentiment d'indignation impossible à peindre.

C'était beau et effrayant à voir, toutes ces brunes figures dont les yeux étincelants jetaient partout comme des éclairs terribles, et ces lèvres animées qui, à chaque parole de colère, laissaient voir en s'entr'ouvrant des dents blanches et brillantes comme celles du tigre.

Le caractère africain s'était réveillé.

Le sang ardent des Bérébères du désert, non encore attiédi à travers huit siècles de générations dans les veines des Andalous, bouillonnait alors comme

une lave. La haine, la haine profonde, amère, dévorante, les poussait invinciblement à la révolte. Ils avaient dit enfin : « C'est assez ! » et ils se ruaient en désespérés contre ce gouverneur inique que le caprice du grand inquisiteur avait imposé à la cité : cet homme sorti des rangs du peuple, qui écrasait et opprimait le peuple.

Enriquez, retiré dans son palais d'où il n'osait sortir, Enriquez, aussi lâche au moment du péril qu'il était cruel dans la prospérité, attendait en tremblant un secours qui ne venait pas.

Chacun des coups de levier qui ébranlaient la porte du palais allait retentir comme un glas de mort au cœur de ce misérable.

Agenouillé dans sa chambre, devant une image de la mère de Dieu, cette admirable statuette qui avait orné le virginal oratoire de Dolores, l'ancien familier de l'inquisition, le complaisant de Pierre Arbues, murmurait en tremblant des paroles inintelligibles, vain et banal formulaire de tous ceux qui honorent Dieu seulement du bout des lèvres.

Enriquez se frappait la poitrine en s'accusant de péchés puérils, sans songer, à ce moment suprême et terrible, à demander à Dieu de l'absoudre de ses crimes.

Comme les patens d'autrefois, Enriquez, dans un accès de ferveur inspirée par la crainte de la mort, promit à la mère du Sauveur cent victimes de plus par an aux autos-da-fé de l'inquisition ; ce fut là l'unique expression de son repentir.

La porte du palais, lourde masse de bois semée de clous de fer, allait céder sous les coups redoublés de mille bras robustes et acharnés ; et comme on n'avait pas eu le temps de sonner le tocsin d'alarme pour avertir les troupes, ils étaient six cents hommes du peuple, hardis et déterminés, contre cinquante familiers ou sbires accourus çà et là à la suite les uns des autres.

Bientôt, aux coups retentissants et pressés dirigés contre la porte, succéda un craquement de bois et de fer ; la porte avait cédé, et, abandonnant les gonds qui la soutenaient, elle tomba contre le pavé avec un bruit épouvantable.

A ce moment, un silence morne succéda comme par enchantement au cri de triomphe poussé par le peuple à la vue de la porte abattue. Ces hommes, naguère si acharnés, restèrent immobiles devant cette barrière brisée ; nul n'osa franchir le seuil du palais gouvernemental.

D'où venait ce miracle si aisément opéré ?

C'est qu'à une des extrémités de la rue où commençait le rassemblement, Jean d'Avila était soudainement apparu.

— Que faites-vous ? s'était-il écrié de sa voix grave et puissante, accoutumée à retentir dans les basiliques ; où allez-vous, insensés ? arrêtez !...

Ce mot avait couru de bouche en bouche ; et, au nom de l'apôtre, la fureur de ce peuple, tombant comme un vent d'orage à la voix de l'Éternel, s'était changée en adoration. Le peuple s'était souvenu que Jean d'Avila lui avait recommandé la patience et promis le ciel en retour.

C'est que ce noble et vaillant peuple d'Espagne ne se révoltait pas par turbulence, par désir inquiet ou par vaine bravade ; non, il était calme et grave ; la longanimité et la mansuétude résidaient en ces âmes courageuses. Ce peuple avait eu un moment la colère du lion qu'on torture, et il s'était retourné en rugissant contre la main qui ne cessait de le meurtrir ; mais, au premier mot de douceur, il était revenu à sa grande et magnifique obéissance, l'obéis-

sance de l'être fort qui accomplit un devoir. C'est que l'Espagne a toujours été éminemment chrétienne, et si on ne lui eût imposé le fanatisme à force de rigueurs et de persécutions, elle eût été peut-être la nation de la terre qui aurait le plus religieusement conservé l'esprit sacré de l'Évangile.

Pour peu qu'on ait étudié les Espagnols, cela est aisé à comprendre ; la base du caractère espagnol est une simplicité pleine de grandeur. Or, quoi de plus simple et de plus grand que l'Évangile ?

Jean d'Avila s'avança sans efforts au milieu de cette foule naguère impénétrable ; tout le monde s'écarta à son approche.

— Mes enfants, leur dit-il, pourquoi vous révoltez-vous ? quel bien vous en arrivera-t-il ?

— Père, dit l'un d'eux, on vient d'arrêter Marie de Bourgogne, qui nourrissait nos petits enfants.

— Dieu vous la rendra, répondit le saint ; est-ce en vous révoltant que vous espérez la sauver ?

En même temps, un homme armé d'un énorme levier de fer s'avança au-devant de l'apôtre. Cet homme semblait être un des chefs de la révolte. Jean d'Avila reconnut Manofina.

— Que fais-tu ici ? lui demanda le saint avec douceur.

— Je voulais venger une victime, répondit le brave sans se déconcerter, nous venions tuer ce misérable Enriquez qu'on nous a donné pour gouverneur.

— Il ne faut tuer personne, dit Jean d'Avila.

— Pour celui-là, il n'y aurait pas eu grand mal, répondit le brave ; un coquin de cette espèce... mais puisque Votre Béatitude ne le veut pas...

— C'est Dieu qui ne le veut pas, mes enfants ; retirez-vous et laissez à Dieu le soin de vous venger.

Ces hommes, tout à l'heure si farouches, étaient redevenus doux comme des agneaux.

Comme ils s'éloignaient en silence sans plus faire aucune manifestation hostile, des sbires s'approchèrent pour arrêter quelques-uns d'entre eux.

— Que faites-vous ? s'écria le saint ; voulez-vous donc punir le lion parce qu'il a été généreux ? Retirez-vous ; vous n'avez pas besoin d'armes ; tout le monde est tranquille, ne le voyez-vous pas ?

Les émissaires de l'inquisition, cédant malgré eux à l'influence de cet homme extraordinaire, éprouvèrent un instant d'hésitation.

A ce moment, José, sortant de la foule, fit un signe aux alguazils ; à cet ordre muet, ces hommes s'éloignèrent comme des ombres.

Malgré son immense charité, Jean d'Avila jeta un regard de mécontentement et de défiance sur le favori de l'inquisiteur.

A cette époque, les dominicains et les franciscains n'avaient pas encore fait alliance.

Ils étaient en général cruellement ennemis ; Jean d'Avila, malgré sa sainteté, ne se défendit peut-être pas d'un sentiment involontaire d'aversion et de répugnance à la vue du jeune dominicain.

¹ On connaît l'éternelle dispute des franciscains et des dominicains au sujet de l'immaculée conception de la Sainte-Vierge. Les dominicains ont toujours affirmé qu'elle a été conçue dans le péché, et, pour le prouver, ils auraient traité tous les fils de Saint-François qui déclarent la mère de Dieu immaculée. Ces graves disputes, qui occupèrent si vivement les docteurs du concile de Trente, sont loin d'être terminées.

Mais José s'approcha de lui, et, d'un air confiant et calme :

— Mon père, lui dit-il, celle que vous cherchez est en sûreté.

Jean d'Avila tressaillit; il croyait que Dolores avait été arrêtée par l'inquisition.

— Mon père, répéta José en le regardant avec douceur ne voyez-vous pas sur mon visage que je vous dis la vérité.

— Rendez-moi donc cette pauvre enfant, dit Jean d'Avila; nous l'avons assez pleurée, Estevan et moi.

La Serena n'avait pu leur rien apprendre; la Chapa avait refusé de lui dire ce que Dolores était devenue.

— Demain, à minuit, reprit José, je vous attendrai sur l'Esplanade, près de la fontaine; venez m'y joindre, je vous conduirai près de Dolores.

— Chut! fit l'apôtre en voyant approcher Estevan qui l'avait suivi à quelque distance. A demain, à minuit, près de la fontaine.

José disparut; mais, à quelques pas de là, il se retourna pour considérer la belle stature d'Estevan, et son noble profil qui se détachait nettement dans le clair-obscur d'une nuit d'été. A cette vue, un soupir profond souleva la poitrine du jeune dominicain, et deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux.

Jean d'Avila ne parla point à Estevan de cette rencontre; il voulait aller seul à ce rendez-vous, où peut-être il redoutait un piège.

Cette nuit-là encore, Enriquez dormit tranquille.



Question de la corde.



XIX

L'AMULETTE DU GRAND INQUISITEUR TORREQUEMADA

En rentrant au palais inquisitorial, José se rendit auprès du grand inquisiteur.

Pierre Arbues était seul dans sa chambre ; mais, au dehors, on avait doublé les gardes, car ce bruit d'émeute, si vite apaisé, dont le retentissement était à peine arrivé jusqu'à lui, l'avait tellement épouventé, qu'il lui semblait à chaque instant voir la porte de son appartement forcée par des assassins. Il avait la lâcheté de l'hyène qui fuit le grand jour et ne se repait que de cadavres.

Assis devant une petite table d'ébène incrustée de nacre, ouvrage précieux du commencement de la renaissance, Pierre Arbues, la tête appuyée dans ses deux mains, considérait avec une attention méditative un bijou étrange enchâssé dans l'or ciselé.

C'était une défense de licorne qui avait appartenu à Thomas Torquemada, le fondateur de l'inquisition moderne en Espagne ; ce moine farouche, dont

la cruauté dépassa tellement toutes les bornes, que le pape Alexandre Borgia lui-même en fut épouvanté. Cette *relique*, tombée on ne sait comment entre les mains de Pierre Arbues, avait, disait-on, la faculté de faire découvrir et de neutraliser les poisons¹.

Pierre Arbues avait tellement imité Torquemada dans ses barbaries, qu'il l'imitait aussi dans sa superstitieuse prudence. Cette défense de licorne ne quittait jamais sa chambre.

A l'approche de José, l'inquisiteur releva la tête

— Eh bien ! José, quelles nouvelles ?

— Tout est calme, monseigneur ; vos sbires ont fait merveille, et les marrants ont été bientôt dispersés.

— Dieu soit loué ! s'écria l'inquisiteur... et ce pauvre Enriquez n'a pas eu de mal ?

— Aucun, monseigneur ; on n'a fait que briser la porte de son palais ; Enriquez est en ce moment aussi en sûreté que Votre Éminence peut l'être.

— Ils n'ont donc pas eu l'intention de se diriger vers le palais inquisitorial ?

— Aucunement, monseigneur ; qui oserait s'attaquer au grand inquisiteur de Séville ?

— Je ne risque rien, n'est-ce pas, José ? Ils n'oseraient s'attaquer si haut.

— Peut-être, poursuivit Arbues, ai-je mal fait d'élever Enriquez au poste difficile de gouverneur ? Cet homme manque de force et de résolution.

— Pas tant que Votre Éminence peut le croire.

— Mais c'est un homme de rien, ignorant, grossier.

— Qu'importe, monseigneur ? il vous est dévoué ; et, croyez-moi, la toge de gouverneur est tout aussi bien sur ses épaules que sur celles d'un autre.

— Le peuple regrette Manuel Argoso, dit Pierre Arbues. Cet homme avait une tolérance coupable pour les hérétiques et les chrétiens tièdes ; aussi tous l'aimaient.

— Voilà pourquoi on se révolte contre Enriquez, monseigneur. Il n'est qu'un moyen de remédier à cela : c'est de redoubler de rigueurs.

— Oui, il faut que ces révoltes finissent ; il faut que l'inquisition d'Espagne étende sa domination sur le monde, et s'élève même au-dessus de la puissance des papes. Il faut que la lèpre de l'hérésie disparaisse à jamais de la surface du globe.

— Et que le globe entier appartienne à l'inquisition, ajouta José moitié sérieux, moitié raillant.

— Il faut, poursuivit l'inquisiteur, que les cendres des hérétiques fécondent la terre et nous la fassent pleine de délices. Les biens de ce monde comme ceux du ciel appartiennent de droit aux vrais catholiques ; eux seuls sont dignes d'en jouir. Ils n'y parviendront qu'à force de persévérance et de rigueurs salutaires.

— Monseigneur, plus l'inquisition immolera d'hérétiques ou de mauvais catholiques, plus elle deviendra forte et puissante.

— Sans doute, dit l'inquisiteur avec un ricanement féroce ; aussi, j'y ai pourvu, José ; nous aurons près de cent dix-huit condamnés à l'auto-da-fé prochain.

¹ L'inquisiteur Torquemada avait en effet une défense de licorne qu'il croyait réellement douée de la propriété de faire découvrir et de neutraliser les poisons. (Llorente, *Histoire de l'inquisition*.) Les inquisiteurs d'Espagne avaient conservé ce préjugé des Maures.

— Cinquante de plus qu'au dernier, monseigneur.

— Que ferez-vous de l'ancien gouverneur de Séville, poursuivit José négligemment.

— Je le traiterai comme il le mérite, en hérétique luthérien, s'écria l'inquisiteur exaspéré par le souvenir de ses vaines tentatives contre Dolores.

José, on le voit, flattait habilement les passions de Pierre Arbues ; on voit aussi que l'inquisition n'était pas, ainsi qu'on a voulu le dire, mue seulement par un ardent fanatisme.

Sa cruauté indicible, implacable comme la fatalité, n'était pas certainement le résultat d'un zèle outré, aveugle, pour la gloire du catholicisme. Elle avait bien un autre véhicule vraiment ! L'intérêt de la religion ne venait qu'en seconde ligne, ou plutôt, la religion elle-même servait de masque et de prétexte à l'ambition effrénée, à la soif de richesses des inquisiteurs.

Il n'est permis de croire au fanatisme absolu, à la foi aveugle que chez les insensés ou les intelligences obtuses ; les inquisiteurs n'étaient certes ni fous ni stupides. Ils voulaient envahir, voilà tout ; ils voulaient régner, et, dans leur astucieuse politique, ils avaient compris que la seule couronne qu'on ne brisera jamais, c'est la couronne d'épines de l'Homme-Dieu, voilà pourquoi ils en avaient abrité leur royauté despotique ; pourquoi ils s'étaient fait une égide du divin nom du Christ, en le rendant solidaire de leurs iniquités.

— Il est temps, poursuivit Pierre Arbues, de recueillir l'héritage que nous a légué notre saint fondateur, Thomas de Torquemada.

En ce moment, l'inquisiteur s'aperçut que José, comme un enfant, jouait avec la défense de licorne qui était sur la table.

— Garde-toi de toucher à cela, mon fils, dit Pierre Arbues en la lui retirant doucement des mains ; c'est une précieuse relique que nous ne devons pas profaner : c'est elle qui a constamment protégé la vie du bienheureux Torquemada, et qui maintenant protège la mienne.

— Comment ce joyau est-il tombé entre vos mains, monseigneur ?

— Par héritage ; je descends, par ma mère, quoiqu'en ligne indirecte, de la même famille que le premier grand inquisiteur de Castille.

José se tut et se hâta de remettre la défense de licorne à la place où il l'avait prise. Le scepticisme du jeune moine n'excluait pas une légère superstition ; il avait encore trop de l'ardente imagination des Maures pour ne pas croire à la vertu d'une *amulette*.

— José, reprit l'inquisiteur, puisque maintenant tout est calme dans Séville, je suis d'avis que nous fassions ensemble une légère collation pour goûter un excellent vin de Lacryma-Christi qui m'a été envoyé par le nonce du pape.

— Je n'ai pas faim, répondit nonchalamment José.

— N'importe, mon enfant, ce vin délicieux réveillera ton appétit. Sonne donc, et demande qu'on nous serve.

— José n'eut pas le temps d'exécuter les ordres de l'inquisiteur. Un familier entra brusquement et remit une lettre à Son Éminence.

— D'où vient cela ? fit Pierre Arbues.

— C'est le gouverneur de Séville qui l'envoie, répondit le familier.

Pierre Arbues brisa le cachet de cette lettre et la lut rapidement :

« Monseigneur, lui disait Enriquez, l'abbesse des carmélites est fort malade, et a fait demander un franciscain pour la confesser. J'ai cru devoir en prévenir Votre Éminence. Ce moine doit se rendre ce soir même au couvent, car il

paraît que le cas est pressé. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre. Ma lettre, écrite depuis deux heures, n'a pu être envoyée plus tôt à Votre Éminence à cause de l'émeute qui a trouble la ville et menacé ma vie.»

— Pauvre Enriquez ! s'écria l'inquisiteur dont le visage avaut, pendant toute cette lecture, exprimé la plus violente colère, quel zèle pour mon service !

— Vous voyez, monseigneur, dit José sans savoir de quoi il était question.

— Par le Christ ! poursuivit Arbues, cette femme est audacieuse. Faire demander un misérable franciscain, lorsque je suis son confesseur ; devait-elle avoir recours à d'autres qu'à moi ? Oui, je comprends, murmura-t-il à voix basse, elle a peur de la mort, et peut-être !... Oh ! mais il en est temps encore... Cette folle pourrait me compromettre, il faut que je la voie sur l'heure.



— Pourquoi vous révoltez-vous ?

— Holà ! fit-il en appelant ses familiers, qu'on apprête ma litière ; j'ai besoin de sortir.

Puis, se tournant vers José qui cherchait vainement à deviner ce qui se passait dans l'âme de Pierre Arbues :

— José, dit-il, une affaire importante m'appelle. L'abbesse des carmélites se meurt, elle réclame de moi les secours de la religion. Je te laisse ; adieu.

Pierre Arbues s'élança hors de sa chambre, descendit rapidement l'escalier de marbre de son palais, monta dans sa litière et partit.

Comme il arrivait à la porte du couvent, un moine franciscain en franchissait le seuil et s'avançait vers l'inquisiteur.

Lorsqu'ils furent en face l'un de l'autre, Pierre Arbues jeta un regard cu-

rieux sur le visage du moine ; malgré l'obscurité, ces deux hommes se reconnurent.

Pierre Arbues regarda fixement le moine.

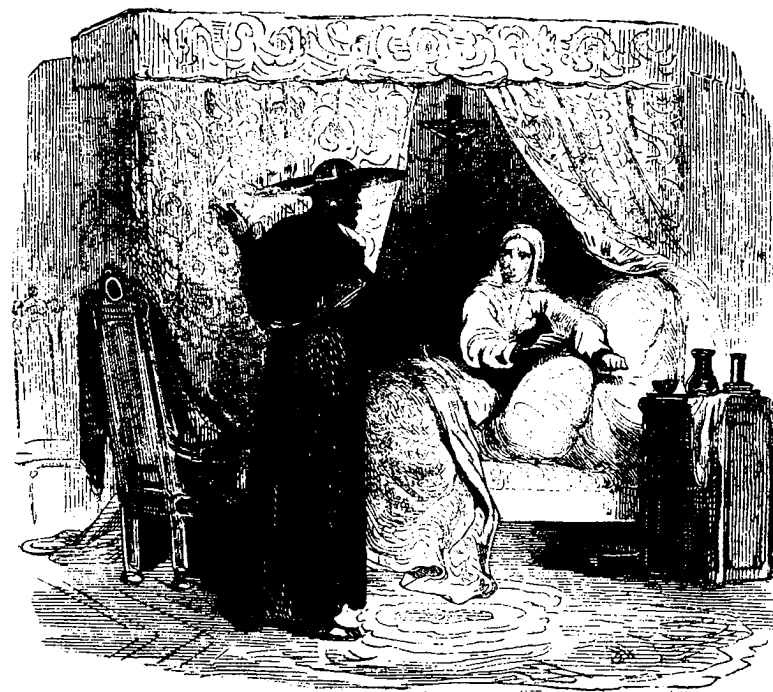
— Qu'êtes-vous venu faire ici ? lui demanda-t-il d'un ton sévère.

— Sauver une âme, répondit le franciscain.

Ce moine était Jean d'Avila.

L'inquisiteur lui jeta un regard plein de haine et franchit rapidement la porte du cloître.

Lorsqu'il arriva au chevet de l'abbesse, Françoise de Lerme, rassurée par les douces paroles de l'apôtre, semblait goûter un instant de calme. Elle n'était pas sérieusement malade ; mais cette femme passionnée et robuste, sou-



Pauvre âme égarée !

dainement attequée d'un mal qui avait brisé ses forces, avait eu peur de la mort et horreur de sa vie dépravée.

Ne pouvant se confier au complice de ses fautes, dont elle redoutait la violence, elle avait fait appeler Jean d'Avila, dont la sainteté lui inspirait une confiance sans bornes ; et, dans une confession sincère, la malheureuse femme avait épanché dans le sein de cet apôtre de la vérité les remords qui dévoreraient son âme.

Oh ! comme l'homme de Dieu dut verser des larmes de sang sur l'Eglise du Christ indignement profanée, à ces aveux d'une âme tremblante et déchirée qui s'échappaient des lèvres de la hautaine abbesse des carmélites !

La maladie avait abattu ce caractère indomptable, et le remords, seule vertu

qui reste à ceux qui ont beaucoup péché, le remords l'avait ramenée au repentir. Malgré les perfides insinuations et les mensonges que Pierre Arbues avait employés pour lui persuader qu'elle ne faisait point de mal, Françoise n'avait jamais été rassurée, et elle avait certainement péché en connaissance de cause.

— Madame, dit l'inquisiteur lorsqu'il fut demeuré seul avec la malade, pourquoi avez-vous demandé un autre confesseur que moi ?

A cette voix bien connue, Françoise de Lerme se retourna brusquement, et d'un long regard parcourant l'inquisiteur des pieds à la tête, elle fit des lèvres, sans répondre, un signe de mépris et d'ironie.

— Ne savez-vous pas, ma sœur, continua Pierre Arbues d'une voix mielleuse, que j'ai le pouvoir de vous absoudre ?

— Avant d'absoudre les autres, répondit lentement Françoise de Lerme, couvrez votre tête de cendres, monseigneur ; abaissez votre orgueil dans la poussière, et priez à deux genoux sur la terre nue, pour que Dieu vous pardonne vos crimes. De quel droit parlez-vous d'absoudre les autres, vous qui avez tant péché ?

— Pauvre âme égarée ! reprit l'inquisiteur ; est-ce qu'il peut y avoir des bornes à nos droits et à nos pouvoirs spirituels ? ne sommes-nous pas l'oint du Seigneur, et y a-t-il quelque chose au monde qui puisse effacer ce caractère sacré ! N'avais-je donc plus le droit de délier les âmes des liens du péché ? Le prêtre, quelque indigne qu'il soit, poursuit-il avec une feinte humilité, n'est pas moins le représentant de Jésus-Christ, et n'avez-vous pas compromis les intérêts de l'Eglise en vous confessant à un moine choisi parmi les franciscains, qui sont nos plus mortels ennemis ?

— Ce moine est un saint, monseigneur ; il m'a consolée et réconciliée avec Dieu. Laissez-moi donc mourir en paix et ne vous inquiétez plus du soin de mon âme.

Puis, se tournant de l'autre côté, Françoise couvrit sa tête de son drap, comme si elle eût voulu mettre entre elle et l'inquisiteur le suaire de la tombe.

Pierre Arbues vit bien que cette âme était sincèrement revenue à Dieu, et que son empire sur elle était fini. Mais, en inquisiteur habile, jetant sur sa colère un manteau de douceur et d'humilité, il se retira sans violence, sans rien faire éclater de son mécontentement ; et, comme il jugea bien que la maladie de Françoise était loin d'être mortelle, il se promit d'empêcher qu'elle pût revoir Jean d'Avila.

La conversion de Françoise de Lerme était devenue pour elle un implacable arrêt

(1) « Rien ne peut effacer notre caractère sacré ; notre pouvoir spirituel est si étendu que, quoique nous ordonnions de faire à un pénitent, il ne saurait péché en nous obéissant. » Cette manière d'expliquer leur puissance a toujours été employée avec succès par les mauvais prêtres lorsqu'ils ont voulu pervertir une femme. Nous donnerons plus tard une histoire fort curieuse à l'appui de cette assertion.

(2) Voyez la note I, page 135.

XX

LE RENDEZ-VOUS

L'heure du rendez-vous donné par José à Jean d'Avila approchait.

Estevan venait de prendre le repas du soir avec l'apôtre, et malgré lui ce dernier n'avait pu dissimuler une préoccupation pénible, étrangère à sa physionomie sereine, quoique habituellement méditative.

Déjà inquiet sur le sort de celle qu'il aimait, Estevan craignit que Jean d'Avila eût à lui cacher des secrets douloureux. Toutefois, il n'osa pas l'interroger, peut-être par suite de cette faiblesse humaine qui nous fait à la fois désirer de savoir et redouter d'apprendre un malheur.

Jean d'Avila gardait malgré lui un silence inaccoutumé.

Estevan suivait d'un œil inquiet les moindres mouvements de sa physionomie.

— Mon père, se hasarda-t-il à dire enfin, n'avez-vous donc rien appris du malheureux gouverneur de Séville ? n'a-t-on pas encore commencé son procès, et ne pourrions-nous rien pour le sauver ?

— Non, dit Jean d'Avila ; le procès de Manuel Argoso n'est pas commencé, et lorsqu'il en sera temps ne savez-vous pas que je vous avertirai ? Jusque là, tenez-vous dans l'obscurité et dans la retraite. Ignorez-vous quel danger il y aurait pour vous à braver l'inquisition ?

— Je la braverai quand il le faudra, répondit Estevan d'une voix calme.

— Eh bien ! donc, réservez vos forces pour le jour de la lutte ! vous en aurez besoin.

En même temps, Jean d'Avila, voyant que le sable de la clepsydre posée sur la table était presque entièrement épuisé, sortit sans dire un mot ainsi que souvent il avait coutume de le faire.

Mais, quoique ce jour-là il ne se fût rien passé d'extraordinaire, Estevan, inquiet et tourmenté, laissa l'apôtre s'éloigner de quelques pas, puis il sortit à son tour, ferma la porte de la demeure, et, à la faveur de l'obscurité, il suivit Jean d'Avila à distance pour ne pas en être aperçu.

Arrivé près de la fontaine qui est en face de la cathédrale, Jean d'Avila s'arrêta.

José l'y attendait.

Assis sur le rebord de la fontaine, le visage appuyé sur une de ses mains blanches et effilées, le jeune dominicain avait une grâce indicible dans cette pose mélancolique.

Seul au milieu de cette vaste esplanade ombragée d'orangers touffus, au bruit de l'eau vagabonde qui tombait en murmurant dans un grand bassin de marbre, José s'était un moment abandonné à l'entraînement d'une mystérieuse et profonde rêverie : c'était pour lui, sans doute, un de ces moments où les événements de la vie, vains rêves qui déjà appartiennent au passé, se dressent en groupe devant nous, comme une réalité vivante, ou, se déroulant l'un après l'autre, vagues et confus, passent sous nos yeux comme une fantasmagorie, et riant ou terribles nous font détourner la tête avec dégoût, tant ils

offrent de vide à l'âme insatiable de l'homme. Quel est alors celui de nous qui, au prix des épreuves, voudrait recommencer sa vie ?

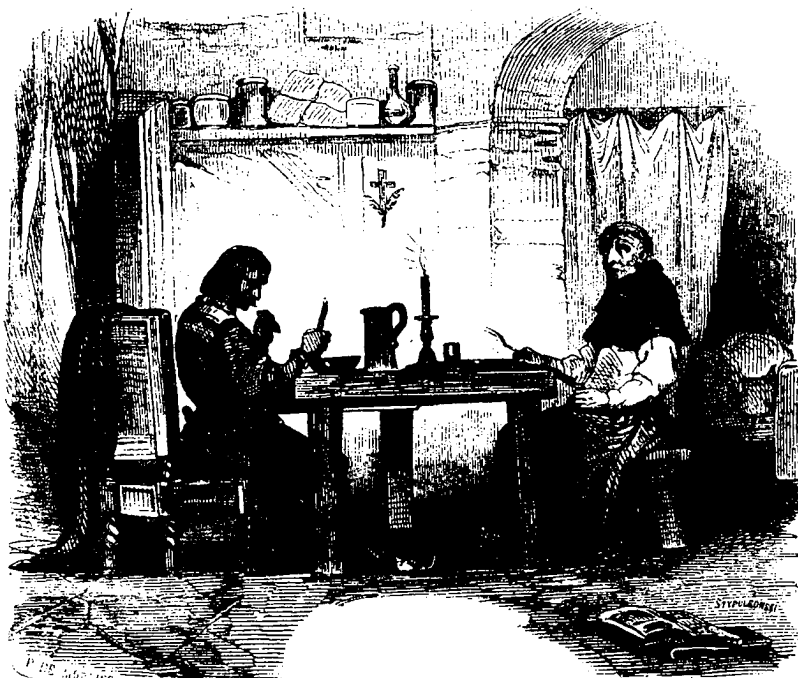
Jean d'Avila avait fait bien peu de bruit en approchant de la fontaine ; toutefois, José l'entendit ; et, se levant de la pierre où il était assis, il alla au devant de l'apôtre.

A quelques pas d'eux, Estevan, blotti dans le massif d'orangers qui entourait la fontaine, avait pu s'approcher sans être entendu.

Quelle fut sa surprise en voyant Jean d'Avila aborder un dominicain.

Il prêta une oreille attentive.

— Mon père, dit José en s'inclinant devant l'apôtre de l'Andalousie, j'aurais voulu vous épargner cette démarche, mais je ne pouvais aller chez vous sans



Estevan et Jean d'Avila.

peine de devenir suspect... à l'inquisition, ajouta-t-il en baissant la voix ; ce qui vous aurait nui en m'empêchant de vous servir.

José parlait avec tant de candeur, il y avait tant de noblesse et d'enthousiasme dans sa voix et sur son beau front pâle, jeune et dévasté, qui brillait comme un marbre sculpté aux lueurs argentées de la nuit, que Jean d'Avila qui avait, lui aussi, toute la candeur des hommes de génie, perdit presque toute la défiance que lui inspirait un habit de dominicain.

Entre ces deux âmes d'élite, l'étincelle magnétique avait jailli.

— Eh bien ! Dolores ? fit vivement l'apôtre.

Au nom de Dolores, un bruissement léger fit tressaillir le feuillage des orangers, comme si la brise les eût agités.

— Osez-vous me suivre ? demanda le jeune dominicain d'une voix douce.

— Pourquoi ne l'oserais-je pas ? répondit Jean d'Avila dont le grand cœur était inaccessible à la crainte ; je vous suis, ajouta-t-il d'une voix assurée ; conduisez-moi, mon frère.

— Non, votre fils, mon père, fit José en se retournant par un mouvement plein d'entraînement et de grâce, et en joignant ses deux mains devant l'apôtre, votre fils, qui aura besoin de vos prières...

Jean d'Avila se sentit ému, José lui inspirait un sentiment indéfinissable ; il exerçait sur lui aussi cette fascination irrésistible des êtres beaux, nobles et enthousiastes



Laissez-moi la revoir.

— Suivez-moi, mon père, reprit le jeune dominicain en s'éloignant, nous n'avons pas loin à aller.

En effet, quelques minutes après, ils étaient devant la porte de la maison mauresque où demeurait Juana.

José tira alors une clé de sa poche, il ouvrit cette porte et entra le premier ; mais, comme Jean d'Avila allait à son tour en franchir le seuil, Estevan, qu'il n'avait pas aperçu, s'avança vers lui, et lui dit d'une voix presque suppliante :

— Mon père, s'il y a ici des dangers à courir laissez-moi les partager, et laissez-moi aussi la revoir, puisqu'il est vrai qu'elle nous est rendue.

— Je l'espère du moins, répondit Jean d'Avila ; j'avais voulu vous épargner peut-être une déception, mais puisque vous savez tout, venez.

En même temps, se tournant vers José qui attendait en dedans et qui avait un peu avancé la tête pour voir quel obstacle arrêtait Jean d'Avila :

— Je n'entrerai pas sans mon fils Estevan, dit l'apôtre.

— Estevan ! murmura José : oui, qu'il entre, mon père, et qu'il la revole.

Lorsqu'ils furent entrés, José referma soigneusement la porte.

Dolores et Juana attendaient dans la salle basse.

Dolores, prévenue par José, s'élança au devant de son libérateur ; mais lorsqu'elle aperçut Estevan, qu'elle n'attendait pas, une pâleur profonde couvrit son visage, et elle retomba évanouie sur le divan d'où elle venait de se lever : une si grande émotion l'avait accablée.

— Dolores, dit Jean d'Avila, en s'approchant de la jeune fille, il faut être forte dans la joie comme dans la douleur. En ces temps mauvais, celui qui se laisse courber par tous les vents contraires est bientôt abattu et brisé.

A la douce voix de l'apôtre, Dolores revint à elle, et, regardant José, elle le remercia du regard.

José détourna la tête pour cacher une larme qui, malgré lui, avait jailli de ses yeux.

Mais après cette émotion première accordée au plus vif sentiment de l'âme, Dolores eut honte de n'avoir pas, comme toujours, donné sa première pensée à son malheureux père ; et regardant José avec inquiétude :

— Don José, lui dit-elle, quand instruit-on le procès de mon père ?

— Après-demain, répondit José, car il ne voulait pas tromper Dolores.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda Jean d'Avila ; je croyais que ce serait dans quelques jours seulement.

— C'est après-demain, répondit José ; je le tiens du grand inquisiteur, qui n'a rien de caché pour moi.

— Eh bien ! s'écria Dolores avec angoisse, que faut-il maintenant pour sauver mon père ? Nous n'avons encore rien fait pour cela.

— C'est qu'il n'y avait rien à faire, répondit le dominicain.

— Et maintenant ? demanda la jeune fille.

— Maintenant nous allons nous occuper de lui chercher des témoins, c'est le seul moyen de le sauver.

Dolores ne répondit pas, mais elle réfléchit un moment en elle-même et sembla prendre une résolution ; puis, s'adressant à Jean d'Avila :

— Mon père, dit-elle, vous lui servirez de témoin, n'est-il pas vrai ?

— Sans doute, répondit Jean d'Avila ; ne vous tourmentez pas de cela, soyez calme autant que vous le pourrez, chacun de nous a besoin de tout son courage. Laissez donc agir vos amis en toute liberté sans les affliger par vos chagrins.

A ce moment, pendant que Dolores prêtait toute son attention aux paroles de l'apôtre, José entra dans le jardin comme pour considérer quelques fleurs, et fit un léger signe à Estevan qui le suivit sans affectation.

Lorsqu'ils furent assez loin pour ne pouvoir être entendus :

— Don Estevan, dit José, nous ne sauverons jamais le gouverneur par le témoignage ; cherchons donc un moyen plus efficace.

— Je n'en connais pas d'autre, répondit gravement le jeune philosophe, trop prudent pour livrer sa pensée intime à un homme qu'il ne connaissait pas.

— Cependant, répliqua vivement le dominicain, si ce moyen-là échoue, que faire ?

— J'espère en la justice de Dieu, répondit Estevan

José sourit amèrement, et prenant la main du jeune Vargas qu'il serra vivement dans la sienne :

— Don Estevan, dit-il, vous vous défiez de moi ; qu'ai-je fait pour mériter cette injustice ? J'ai rencontré un jour sur ma route votre fiancée éperdue, qui accourait au palais de l'inquisiteur pour demander la grâce de son père ; je l'ai arrachée à une mort certaine, mieux que cela, à l'infamie peut-être. Je l'ai abritée dans ma propre maison, gardée et protégée comme une sœur. Je veux maintenant sauver son père ; que puis-je faire de plus pour que vous ayez foi en moi ? Pourquoi vous défiez-vous ?

— Vous êtes dominicain, répondit Estevan avec franchise.

— J'en porte l'habit, répondit José.

— Je conviens, dit Estevan, que tout en vous inspire la confiance ; votre physionomie respire la candeur, et vos paroles portent l'empreinte de la vérité ; mais est-ce ma faute à moi si, aujourd'hui, en Espagne, il faut se défier même de ses plus chers amis ?

— Jean d'Avila a eu confiance en moi, répondit simplement José.

— J'en ai aussi, fit Estevan en lui tendant la main.

— Eh bien ! prouvez-le moi, don Estevan ; répondez-moi avec franchise : si nous ne pouvons réussir à sauver le gouverneur par le témoignage, quel moyen voulez-vous employer ?

— Je ne sais, répondit Estevan avec hésitation.

José comprit qu'il avait une arrière-pensée.

— Soulever le peuple, enlever le gouverneur pendant l'auto-da-fé... Frapper le grand inquisiteur, dit vivement le dominicain.

Estevan le regarda d'un air de défiance.

José comprit qu'il venait de frapper juste sur la secrète pensée du jeune Vargas.

— Ce moyen-là ne serait bon que dans un cas entièrement désespéré, répondit Estevan ; mais sa physionomie mobile démentait la prudence de ses paroles.

José l'avait deviné.

Le jeune moine n'insista pas toutefois davantage ; mais en ramenant Estevan auprès de sa fiancée, il lui dit d'un ton pénétré et plein de candeur :

— Don Estevan, quoi qu'il arrive, comptez sur moi à la vie à la mort !

— Merci, don José, répondit Estevan ; mais les amis se reconnaissent à l'épreuve.

— L'épreuve viendra, fit tristement José. O Estevan ! vous n'avez pas de plus fidèle allié que moi, et dans cette lutte je laisserai peut-être ma vie... alors vous croirez, reprit-il avec douceur.

Estevan était jeune, il fut ému, ébranlé ; il allait peut-être dire toute sa pensée, se confier à cet homme étrange qui l'étonnait et le fascinait à la fois ; mais comme ils rentraient dans la salle basse, on frappa vivement à la porte de la rue.

— Nous sommes trahis, pensa Estevan.

Jean d'Avila regarda José comme pour lire sur son visage ; mais ni le dominicain, ni Dolores, ne témoignèrent la moindre surprise.

Juana alla ouvrir.

C'était Coco, qui venait tous les soirs à la même heure prendre les ordres de José, et lui rendre compte de ceux qu'il avait reçus la veille.

A la vue de ce visage ami, toutes les craintes se calmèrent